

JANIN, Jules (1804-1874) : *Talma et Lekain* (1826).

Saisie du texte : S. Pestel pour la collection électronique de la Bibliothèque Municipale de Lisieux (23.III.2001)

Texte relu par : A. Guézou

Adresse : Bibliothèque municipale, B.P. 27216, 14107 Lisieux cedex

-Tél. : 02.31.48.66.50.- Minitel : 02.31.48.66.55. - Fax : 02.31.48.66.56

Mél : bmlisieux@mail.cpod.fr, [Olivier Bogros]

bib_lisieux@compuserve.com

<http://www.bmlisieux.com/>

Diffusion libre et gratuite (freeware)

Texte établi sur un exemplaire (BmLx : n.i.) de *Petite critique*, volume 4 des Oeuvres de jeunesse de Jules Janin publiées en 1883 par Albert de la Fizelière à la **Librairie des bibliophiles**.

Talma et Lekain

par

Jules **Janin**

~~~~~

TALMA n'est plus. En répétant cette pénible nouvelle, chacun semble chercher un démenti.

Cette incrédulité publique est un hommage rendu au génie. On a peine à concevoir qu'un feu céleste puisse s'éteindre ; ce sentiment est tellement puissant que tout le temps de sa maladie on se félicitait en apprenant que Talma souffrait encore : il existait.

Le mouvement d'orgueil national qu'on éprouvait en prononçant le nom de ce grand acteur sera désormais mêlé de regrets. Nous tous, jeunes contemporains de cet homme célèbre, qui pourtant l'avons applaudi naguère, nous en sommes à envier celui qui peut s'écrier : « J'ai frémé d'enthousiasme à ses dernières inspirations tragiques. » Mais si sa perte nous inspire une douleur si naturelle, combien elle doit être vive pour ceux qui ont vu naître et grandir son talent ! Quelle leçon la mort donne aux citoyens obscurs, lorsqu'elle frappe sans cesse ceux à qui des vertus ou des talents immenses avaient presque donné le droit de demander pour eux une exception dans les lois de la nature !

Dans un moment pareil, il nous est impossible de nous occuper de littérature ou de théâtre ; nous avons donc négligé les devoirs les moins importants, nous avons sollicité, nous avons recueilli de toutes parts des renseignements sur ce grand artiste, et nous avons cru que le journaliste qui le mieux aurait la pensée du public serait celui qui lui parlerait

davantage de Talma.

Talma (François-Joseph), naquit à Paris, le 15 janvier 1766 (1). Son père, célèbre dentiste, avant d'aller à Londres, où il devait se fixer, l'avait laissé en France pour y recevoir une éducation élémentaire.

Le jeune Talma avait à peine atteint sa dixième année lorsque le penchant qui l'entraînait vers la carrière théâtrale se manifesta de la manière la plus originale. Un jésuite du collège où il étudiait avait composé une tragédie intitulée *Tamerlan*. Chargé de rendre compte de la mort du héros, Talma se pénétra si bien de la situation que l'illusion devint complète pour lui-même. Dans le passage le plus pathétique de son récit, il fut suffoqué par ses larmes et ne put continuer.

On l'emporta hors de la scène ; on tâcha de lui démontrer qu'il n'y avait rien de réel dans ce qui venait de se passer ; tous les efforts furent inutiles : le temps seul mit un terme à sa douleur, dont l'excès inspira quelques craintes pour sa santé. Peu de temps après, Talma partit pour l'Angleterre, dans l'intention de rejoindre son père et d'achever auprès de lui son éducation.

De jeunes Français établis dans ce pays l'invitèrent à se joindre à eux pour jouer de petites comédies françaises. Ce spectacle, tout à fait nouveau et plein d'intérêt, à une époque où les relations littéraires entre la France et sa rivale s'établissaient de plus en plus, attira un concours nombreux de spectateurs.

Des personnages de la plus haute distinction : lord Harcourt, le prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre, honorèrent ces représentations de leur présence. Talma fixa l'attention de ses auditeurs : sa vocation pour le théâtre parut décidée.

Une foule de personnes engagèrent le père du célèbre artiste à le destiner à la scène anglaise ; mais, malgré les convenances d'une pareille proposition (car Talma, élevé en Angleterre, parlait l'idiome avec toute la pureté possible), les circonstances en disposèrent autrement : il était destiné à illustrer la scène où aurait régné Lekain.

A son retour à Paris, Molé et Dugazon lui conseillèrent de suivre les leçons du Conservatoire. Quinze jours après son entrée dans cette école (le 27 novembre 1787), il débuta au Théâtre-Français (2) : ses débuts furent brillants ; depuis longtemps on n'en avait vu qui fissent concevoir de plus grandes espérances. Aussi l'administration s'empressa-t-elle de s'attacher un acteur d'un talent si vrai en lui accordant, en 1789, le titre de sociétaire.

Moins jaloux de ses succès que d'une réputation solide, Talma songeait à compléter la révolution commencée par Lekain, en portant à son plus haut degré sur la scène la vérité de la diction, celle du geste et du costume.

Il visita les musées. consulta les manuscrits anciens et les médailles.

interrogea la sculpture et les monuments de tous genres, étudia l'agencement des draperies de Raphaël et du Poussin. Lié avec David et les artistes les plus distingués, il devint peintre à sa manière.

Le premier, il osa introduire dans son jeu quelque chose de la vérité shakespearienne, malgré les cris et les feuilletons de la critique, les tracasseries de ses camarades et les anathèmes des vieux amateurs, qui, fidèles aux inspirations de leur jeunesse, lui opposaient Lekain, comme à Lekain leurs pères avaient opposé Baron.

Il parvint à dégoûter du faux à force de montrer le vrai. « Enfin le succès couronna mes efforts, dit-il dans ses *Réflexions sur l'art théâtral* ; et, sans craindre que l'on m'accuse de présomption, je puis dire que mon exemple a eu une grande influence sur tous les théâtres de l'Europe. Lekain n'aurait pu surmonter tant de difficultés : le temps n'était pas encore venu. Aurait-il hasardé les bras nus, la chaussure antique, les cheveux sans poudre, les longues draperies, les habits de laine ? Eût-il osé choquer à ce point les convenances du temps ? Cette mise sévère eût alors été regardée comme une toilette fort malpropre, et surtout fort peu décente. Lekain a donc fait tout ce qu'il pouvait faire, et le théâtre lui en doit la reconnaissance : il a fait le premier pas, et ce qu'il a osé nous a fait oser davantage. »

Ce fut dans le rôle de Brutus que Talma fit voir pour la première fois la toge romaine. A son entrée dans le foyer, il fut en butte aux sarcasmes de ses camarades : l'un (3) lui demanda s'il avait mis les draps de son lit sur ses épaules ; un autre (4) lui dit en raillant, qu'il avait l'air d'une statue antique. C'était au jugement du public qu'il en appelait.

Dès son apparition, l'enthousiasme fut au comble : il vit dans ces marques non équivoques de contentement qu'il avait bien deviné son auditoire, et espéra dès lors réussir dans sa glorieuse et pénible entreprise.

Cependant, cinq jours après, tel est l'empire de l'étiquette, il n'osa paraître avec la toge sur le théâtre de la cour.

Le rôle de Brutus, que Talma créa en 1792 et 1793 et qu'il n'a pas cessé de travailler depuis, est un de ceux où il semblait s'élever au-dessus de lui-même ; il y développait une connaissance si profonde de l'antiquité, une telle bonté de coeur unie à un stoïcisme si inflexible, une simplicité tellement inconnue jusqu'à lui, qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'il n'y a qu'un homme nourri en quelque sorte dans les guerres civiles et qui en a profondément connu et étudié les effets, qui puisse rendre ce rôle avec autant de vérité.

Talma avait été à même d'observer de plus près de nouvelles scènes et de saisir de nouvelles couleurs.

Sparte, Athènes, Rome, Corinthe semblèrent un moment reparaître à ses yeux, pour lui représenter le tableau des formes républicaines. Il assista en spectateur aux débats du forum, aux luttes du sénat et du peuple : l'austère

simplicité de ces hommes, leur farouche énergie, leurs passions tumultueuses devinrent pour lui des sujets familiers d'études. Il fut, au milieu des modernes, le contemporain de l'antiquité. Il se promenait sur cette terre des grands hommes et des grandes choses comme sur le sol de la patrie.

Dans ces temps d'une liberté exaltée et fanatique, où les esprits étaient avides d'un spectacle propre à leur inspirer la haine des rois, la tragédie de *Charles IX* devait obtenir une grande vogue.

Talma prêtait d'ailleurs au rôle principal le charme de son beau talent. Cette pièce fut accueillie avec fureur. Des évêques, effrayés de l'influence que pouvait avoir une nouvelle représentation, sollicitèrent auprès du roi la défense de jouer cet ouvrage.

Louis XVI y consentit ; mais Mirabeau, peu disposé à céder à la mitre, promit à Talma de faire demander *Charles IX* par ses Provençaux (5).

En effet, le parterre provençal et parisien demanda à grands cris la suspension de l'ordre royal et la continuation des représentations de l'oeuvre de Chénier.

Un acteur vint annoncer que, faute d'actrice, on se voyait obligé de ne pouvoir contenter le public ; Talma, alors en scène, dit qu'un rôle manquait (celui de Catherine de Médecis) et qu'il ne doutait pas que Mme Vestris, quoique très indisposée, ne fît tous ses efforts pour satisfaire le désir du public.

Cette déférence devint le signal d'une dissension dans la Comédie. Il ne fut plus possible de s'entendre : l'esprit de parti partagea les comédiens en deux factions. Talma, attaqué, se défendit dans une réponse imprimée ; mais, fatigué de ces débats politiques, il s'unit à Monvel, Dugazon, Mme Vestris, et fonda, sur le théâtre construit rue de Richelieu, une deuxième scène française qui, par la supériorité des talents et de la réputation des acteurs émigrés, prit le premier rang et força plus tard les dissidents à se réunir à elle.

Quoique presque entièrement absorbé par ses nombreuses études dramatiques, puisqu'il tenait à la fois les premiers rôles comiques et tragiques, Talma ne put demeurer étranger à la révolution, à une époque où, comme dans Athènes, il n'était permis à aucun citoyen de rester neutre.

Admis dans l'intimité de Mirabeau (6), dans celle des Girondins, il suivit leur fortune. Tranquille, lorsqu'ils furent les maîtres et les appuis du parti triomphant, il fut dénoncé au tribunal révolutionnaire, comme complice des conspirateurs, lors de la procédure dirigée contre les vingt et un députés.

Échappé à l'échafaud par une sorte de prodige, à l'abri des convulsions politiques, il fut rendu à l'art théâtral. La retraite de Larive, en 1800, le

laissa en possession des premiers emplois tragiques. Ses profondes connaissances, un sentiment exquis de toutes les convenances, le placèrent en peu de temps au-dessus de ceux qui n'avaient pas craint de se nommer ses rivaux. L'envie intrigua contre lui.

Un aristarque habile, mais tant soit peu vénal, mit sa plume à l'encre. Le célèbre tragédien dédaigna de l'acheter.

Pendant plusieurs années il fut victime des plus noires calomnies. Avait-il du succès dans un rôle, on n'en parlait pas, ou l'on voulait forcer l'opinion publique à le condamner.

On écrivait et l'on feignait de croire que son talent n'était propre qu'à représenter de grands coupables ; qu'il lui fallait des mélodrames. On lui reprochait des convulsions, une déclamation exagérée, des gestes plus propres à inspirer la terreur qu'à faire naître l'intérêt. Ses triomphes, l'assentiment du public, le vengèrent de ses zoïles. L'autorité elle-même se plut à lui offrir un dédommagement en l'appelant à la place de professeur au Conservatoire, en 1807.

Vers la fin de la même année, Talma fut atteint d'une effrayante maladie de nerfs. La scène française fut menacée de perdre son plus bel ornement ; mais, grâce aux soins d'habiles médecins, il fut conservé pour la gloire de son art et les plaisirs du public. A sa rentrée, les rôles de Cinna, de Pyrrhus, de Warwick, du comte d'Essex, ne lui firent pas moins d'honneur que le rôle de César dans *la Mort de Pompée*.

Il ne sera pas sans intérêt de savoir que Napoléon, qui de tout temps l'avait accueilli avec bonté, lui faisait quelquefois des réflexions critiques sur sa manière de jouer certains rôles dont son étonnante destinée lui révélait le caractère. A la suite d'une représentation de *la Mort de Pompée*, il lui fit cette remarque :

« En débitant cette longue tirade contre les rois, dans laquelle se trouve ce vers : *Pour moi, qui tiens le trône égal à l'infamie*, César ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Il ne parle ainsi que parce qu'il a derrière lui les Romains, auxquels il est de son intérêt de persuader qu'il a le trône en horreur ; mais il est loin d'être convaincu que ce trône, qui est déjà l'objet de tous ses vœux, soit une chose méprisable. Il importe donc de ne pas le faire parler en homme convaincu, et c'est ce qui doit être soigneusement indiqué par l'acteur. »

Un artiste aussi profondément versé dans son art ne pouvait manquer de tirer parti d'aperçus aussi neufs que justes. Lorsque cette tragédie fut représentée à Fontainebleau, Talma entra avec tant de vérité dans les intentions de Napoléon que l'empereur déclara que pour la première fois il avait vu César.

La tragédie d'*Esther* avait été jouée à la Cour dans les premiers jours de juillet 1806. Le lendemain, Talma s'était rendu comme d'ordinaire au

déjeuner de Napoléon, auquel assistait le ministre de l'intérieur, M. de Champagny.

La conversation tomba sur la représentation de la veille. « C'est un pauvre roi que cet Assuérus », dit Napoléon à Talma. Puis, se tournant presque au même instant vers le ministre :

« Qu'est-ce que ces Juifs ? Faites-moi un rapport sur eux. »

Le rapport fut fait, et environ quinze jours après, le 26 juillet 1806, fut convoquée la première assemblée des notables d'entre les Juifs, dont le but était de fixer le sort de cette nation, et de lui donner une existence légale.

En mars 1808, Talma s'essaya dans la comédie. Dans *Plaute, ou la Comédie latine*, de M. Lemercier, il se montra grand acteur. Rien n'est au-dessus de la verve comique dont il anima ce rôle, et ceux qui ont assisté aux représentations de cette pièce n'oublieront pas son expression énergique et son étonnante pantomime dans la scène du dénouement, où Plaute retrouve la cassette qui contient son or et tous ses manuscrits.

Vers le mois de septembre de la même année, Talma quitta Paris, pour paraître, comme lui disait Napoléon, devant *un beau parterre de rois*. L'élite de la Comédie-Française se rendit à Erfurt.

Le 6 octobre, l'empereur choisit pour spectacle *la Mort de César*. Ce choix causa aux rois un sentiment de surprise et d'embarras. Chaque vers de cette tragédie était, dans la circonstance présente, une application directe à la situation de Napoléon et à celle des rois et des princes confédérés.

Cette bizarrerie amusait Napoléon, qui, voyant en lui César au milieu des conjurés, semblait défier la haine de ces têtes couronnées, et observait avec attention les moindres mouvements de ces maîtres du monde asservis à sa puissance, mais prêts à s'en affranchir.

Jamais représentation ne fut plus extraordinaire. La contrainte des spectateurs était telle qu'aucun d'eux n'osait regarder son voisin, dans la crainte de faire une application.

A son retour à Paris, Talma ne put créer que le rôle d'Hector (1809) et reparaître dans *Macbeth*, *Hamlet* et *Othello* ; une maladie le força de s'éloigner du théâtre jusqu'en 1810.

Les années 1811, 1812, 1813 et 1814 ne virent paraître aucun ouvrage qui pût augmenter le répertoire de Talma, et encore moins ajouter à sa réputation. Le *Mahomet II* de M. Baour-Lormian, le *Ninus II* de M. Briffaut, le *Retour d'Ulysse*, et quelques autres compositions aussi peu dramatiques, ne lui présentèrent ni situations neuves, ni moyens sublimes. Mais en revanche il aborda, à cette époque, le rôle de Tancrède, où il excita des transports unanimes par la chaleur et la vérité de son jeu. Dans l'*Oreste d'Iphigénie en Tauride*. ou'il ioua quelaue temps après. il se

surpassa lui-même et força par ce nouveau triomphe les détracteurs de son talent à devenir ses admirateurs.

Si quelquefois sa brutale énergie et la force avec laquelle il sentait l'entraînèrent trop loin, c'est la faute de l'auteur et non la sienne. Un écrivain sans feu embarrasse l'acteur et le met hors de mesure.

Dans les rôles de Coriolan, de d'Assas, de Ladislas, et beaucoup d'autres, Talma conserva cette vérité historique, cette couleur locale si peu respectée aujourd'hui, et qu'il rendit avec autant de succès qu'il l'avait fait dans Fayel de *Gabrielle de Vergy*, *Epicharis et Néron*, les *Templiers*, etc. ; mais ce fut surtout dans Orosmane, dans l'Égisthe d'*Agamemnon*, un des rôles les plus effrayants qui aient été conçus, que Talma déploya toute la force et toute la vérité de sentiment qui l'ont si éminemment distingué. Amant passionné et jaloux à l'excès, il nous fit comprendre, sous le turban turc, l'amour dans tout son délire ; revêtu du manteau grec, il nous montra le rejeton du malheureux Thyeste moins épris de l'épouse d'Agamemnon qu'ambitieux et avide de ravir le sceptre de ce prince, en apaisant par sa mort l'ombre irritée de son père. Enfin, partout sublime, partout parfait et créateur, Talma était, pour ainsi dire, le génie même de la nature.

Lors de la première Restauration, Talma fut traité avec bienveillance par le roi, qui sut apprécier son mérite. En 1815, il alla voir Napoléon : « Eh bien ! lui dit celui-ci, on prétend que j'ai pris de vos leçons ? Au reste, ajouta-t-il en souriant, si Talma a été mon maître, c'est une preuve que j'ai bien rempli mon rôle. »

Puis, changeant de conversation : « Eh bien ! le roi vous a bien reçu, il vous a bien jugé ; vous devez avoir été flatté de son suffrage ; c'est un homme d'esprit qui doit s'y connaître ; il a vu Lekain. »

On voit par ces anecdotes que Talma ne fut par moins l'objet de la faveur des princes que de l'admiration du public. Mme de Staël, elle-même si passionnée, a émis un jugement détaillé sur les principaux rôles de Talma, et il serait impossible de mieux faire ressortir le talent avec lequel ce grand acteur a rendu et même dépassé les intentions du poète, en s'éloignant des traditions routinières du théâtre.

Il nous semble que Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Il possédait tous les secrets des arts divers ; ses attitudes rappelaient les belles statues de l'antiquité ; son vêtement, sans qu'il y pensât, était drapé dans tous ses mouvements comme s'il eût eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos.

L'expression de son visage, celle de son regard, doivent être l'étude des peintres. Le son de sa voix électrisait tous ses auditeurs avant que le sens même des paroles qu'il prononçait eût excité l'émotion. Lorsque par hasard il avait à déclamer quelques vers descriptifs, il faisait sentir les beautés de ce genre de poésie, comme si Pindare lui-même eût récité ses chants.

D'autres ont besoin de temps pour émouvoir, et font bien d'en prendre ; mais il y avait dans la voix de cet homme nous ne savons quelle magie qui dès les premiers accents réveillait toute la sympathie du coeur. Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie, et par-dessus tout le langage de l'âme, voilà les moyens qu'il mettait en oeuvre pour développer dans ceux qui l'écoutaient toute la puissance des passions généreuses ou terribles.

Jamais Talma ne fut plus beau de gloire que dans les dernières années de sa vie. Au milieu de la décadence de l'art, son talent se révéla à nos yeux étonnés comme un de ces chefs-d'oeuvre longtemps cachés aux regards des mortels, et que les hommes, frappés d'admiration à leur aspect, ne retiraient de la terre où ils étaient enfouis que pour en faire des dieux.

---

**Notes :**

- (1) Selon quelques biographes, 1762.
- (2) Talma avait perdu son père depuis longtemps. Il logeait avec un de ses oncles, dentiste de profession, qui voyait avec peine son neveu se destiner au théâtre et paraître tantôt sur le théâtre de Doyen, à la Boule-Rouge, tantôt sur le théâtre situé rue Saint-Antoine.
- (3) Vanhove.
- (4) Mme Vestris.
- (5) On sait que Mirabeau était député de Provence. Un grand nombre de Provençaux étaient à Paris.
- (6) Mirabeau habitait dans une maison qui appartenait à Talma, rue de la Chaussée-d'Antin. A la mort du Démosthènes français, notre Roscius y fit placer un buste de son ami, avec cette inscription qu'il fit lui-même :  
*L'âme de Mirabeau s'exhala de ces lieux.*  
*Hommes libres, pleurez ! tyrans, baissez les yeux !*  
L'inscription a disparu, mais on voit encore le buste de Mirabeau.

---

[retour](#)

[table des auteurs et des anonymes](#)